

Lou Keno

Ma première vie

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Lou Keno

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Prologue

Je suis né en février de l'année érotique, vers huit heures, dans une ville de la banlieue parisienne, choisie par mes parents parce que venant de la campagne il y avait vue sur de grands champs en face de l'appartement de l'immeuble de sept étages, là où j'ai passé les huit premières années de mon enfance à être choyé par des parents dont je ne me préoccupais pas de savoir s'ils étaient bons ou mauvais avec moi: je ne me souviens pas d'avoir été maltraité un seul jour.

A considérer que les sept premières années sont celles où on se souvient le moins de choses. Pourtant que d'évolution durant cette période: j'ai appris à marcher, puis à parler, à m'éveiller au monde qui m'entourait, avec mes parents bien sûr et aussi avec les oncles, les tantes, les cousins, cousines, etc... Ca ne veut pas dire qu'après, ou avant, il n'y avait rien, au contraire...mais c'est

plutôt nous qui créons les événements ou les événements qui créent notre vie. En voici quelques extraits.

1

Seuls deux ou trois événements entre deux m'ont marqué.

Le premier étant la naissance de ma sœur. Trois ans et quatre mois nous séparent à peu près. Une sœur que je protégeais tant que je pouvais (c'était le rôle du grand frère, m'avait-on dit). Les photos en témoigneraient, assis tous les deux dans le canapé familial, mes bras enlaçant tendrement ma p'tite sœur, allongée sur mes jambes, nos regards se mêlant à l'intensité du moment.

Le second étant, à quatre ans et demi (parce que les $\frac{1}{2}$ sont importants à cet âge-là), mon appendicite. Une angoisse sûrement pour mes parents, alors que pour moi, je me souviens du cadeau de bienvenue, un stylo, qui m'avait été remis par une femme du personnel d'accueil. Je me vois encore le prendre d'une telle manière qu'un instant j'avais oublié que j'allais me faire opérer de l'appendice. En somme, mes parents avaient minimisé l'affaire, et c'était surtout par précaution, parce que j'avais un peu mal au côté

droit du ventre, qu'ils ont préféré vouloir faire retirer ce petit bout de rien du tout. L'opération s'est bien déroulée, mais qu'est-ce que j'avais eu mal en me levant, les agrafes de suture me tiraillant, notamment pour aller me laver le corps et les dents. Pourtant, du lit de la clinique à la douche et au lavabo, quelques cinq ou six mètres seulement nous séparaient!

Rentré à la maison au bout de deux jours, qu'est-ce que je me sentais mieux, dorloté par une mère attentionnée.

Bien plus que cette « chère » madame Burdéron, exerçant comme dentiste dans ma ville de naissance. C'était bien trop souvent qu'on y allait ma sœur et moi, seulement pour des caries et des appareils dentaires (tout moches, évidemment). On avait beau prendre un rendez-vous à une heure précise, elle avait systématiquement du retard: déjà qu'on n'aimait pas trop y aller, bien sûr, comme tous, mais en plus parfois nous attendions une heure et demie, dans la salle faite pour ça! Quelle première galère! Parce que la deuxième, c'était d'être assis une bonne vingtaine de minutes sur le fauteuil de son cabinet à se faire triturer les dents dans tous

les sens avec des appareils qui faisaient un boucan d'enfer, la roulette qui faisait mal, par exemple! Humm! M'T dents!

Il fallait bien soigner ces foutues caries provoquées par l'amas de sucrerie ingurgitée tout au long de la journée et qui venait s'agglutiner sur nos dents. Entre les bonbons que l'on avait à disposition dans la bonbonnière logée dans le placard du buffet et le chocolat mangé d'un seul coup par tablette entière, surtout celui avec les grains de riz soufflé, en plus j'avalais mon lait du petit déjeuner avec tous les petits "Brun" (marque de l'époque existante encore et qui n'a toujours pas changé de design) que j'avais préalablement mis en morceaux et laissé tremper dedans. Un vrai régal que je continue aujourd'hui de temps en temps à prendre.

D'autres moments ont fait certainement partie de cette tranche de vie intégrée dans ma mémoire juste par le seul fait d'avoir vu plus tard des photos qui me les rappelaient, sauf une nuit...

Une nuit de cauchemar comme on peut en faire souvent quand on est petit. J'osais à peine

ouvrir les yeux mais je voyais bien l'énorme chien qui se dressait devant moi avec ses crocs acérés et sa bave dégoulinante. « Au secours, au secours! », avais-je crié lorsque j'avais vu, par la porte de ma chambre restée ouverte, mon père debout en train de se raser, tranquillement. C'était le matin! Il n'y avait pas lieu de paniquer. Ouf, le chien énorme était parti: ce n'était effectivement qu'un cauchemar.

Au contraire du rêve que je faisais régulièrement, preuve de ma sérénité en ces lieux.

En effet, j'ai souvent rêvé que je battais de mes bras comme un oiseau dans un des couloirs qui menaient curieusement aux toilettes. J'arrivais à décoller et à rester en lévitation suffisamment longtemps pour sentir que je pouvais voler. Je suis arrivé plus tard à aller plus loin dans ce genre de rêve, me croire un oiseau et voler au travers des champs dans une complète plénitude.

Bien moins que la fois où nous sommes retrouvés avec mes camarades de classe de maternelle devant un lion dans la cour de l'école! Oui, un vrai lion! Nous avions appris par

la suite qu'il s'était échappé d'un cirque des environs. Ce sont les maîtresses qui l'ont vu en premier. Elles ont bien sûr voulu nous protéger en essayant de nous cacher derrière elles tant bien que mal contre les parois vitrées extérieures des classes. Nous pouvions voir quand même le lion évoluer dans cet espace qui était désormais le sien. Il nous a regardés, s'est approché de très près! Nous avons reçu l'ordre de ne pas bouger. Tout le monde est resté immobile. Voyant qu'il n'avait pas d'impact sur nous (en tout cas on faisait semblant car en vérité on était mort de trouille, bien sûr), il a continué son chemin et est parti dans la nature vivre son destin, comme nous avons pu suivre le nôtre.

Ma scolarité en maternelle et en primaire avait été ponctuée de peu d'évènements.

Je me souviens néanmoins que ma mère m'avait fait mettre un nouveau pantalon, j'avais 8 ans. Ce pantalon "vert" d'un tissu d'une qualité médiocre piquait et grattait tellement que je n'arrivais pas à me concentrer en classe: mon esprit était fixé à cette démangeaison. Ca n'a pas duré longtemps car je l'avais dit à ma mère et prenant pitié de moi, comprenant la situation, elle n'avait pas renouvelé l'opération. Tant mieux.

J'avais bien eu quelques aventures amoureuses plutôt platoniques, comme souvent à cet âge-là. La première s'appelait Sandrine, elle était typée espagnole, camarade de classe en CE2. En CM2, elle s'appelait Nadia, typée Algérienne. Je n'avais eu d'aucune des deux le privilège de les embrasser. C'a eu été plus tard dans ma vie, avec d'autres...

A huit ans, nous avons déménagé dans un lotissement, toujours dans la banlieue du Val-d'Oise. Nous évoluions dès lors dans un environnement plus cossu, soit, toujours en appartement, mais à trois étages, comme ça commençait à se faire fin des années soixante-dix, je pense.

Qu'est-ce qu'on y était bien! Nous habitons au premier étage, question de sécurité, question de ne pas être au rez-de-chaussée, pour le risque plus important de cambriolage, me disait mon père. C'était un quatre pièces, je crois. Ceci dit, même en appartement nous avions une cheminée! La belle affaire! C'était une fausse. Mais comme en attendant d'en avoir une vraie, dans une vraie maison, mon père en avait construit une magnifique, à la perfection, en brique, avec du vrai bois pour faire le feu, ce faux feu qui n'avait pour flammes que la lumière des petites ampoules rouges, qui éclairaient l'âtre. On y aurait crû.

Ma chambre était celle du fond. J'avais un manche-disque où je passais du Claude François. Même qu'une fois j'avais réécrit toutes les paroles de « Ne pleure pas ». J'avais aussi mon « nounours », ma peluche fétiche et mon confident de temps en temps, habillé de tissus assemblés par une mère quelque peu couturière. Une mère qui s'occupait bien de nous: on jouait souvent à des jeux de société pour passer nos week-ends en famille.

Un jour, nous avons joué aux osselets, ma mère, ma sœur et moi, dans le couloir sur le sol couvert de lino qui nous servait de tapis de jeu. C'était rigolo et nouveau, un jeu que certains anciens connaissaient bien pour y avoir joué aussi dans leur enfance. C'est ce qu'on appelle la transmission du patrimoine familial.

Cette notion, nous l'avions dérivée et faite évoluer avec notre temps avec une amie qui nous avait initiés à cinq je crois, assis en cercle sur la moquette de ma chambre, porte fermée (pour pas que les parents nous voient!), à nous transmettre de bouche en bouche une allumette. Dès que l'un de nous faisait tomber l'allumette, nous la

cassions en deux. De ce fait, de moitié en moitié à chaque fois, le bout d'allumette devenait tout petit et pour aller le récupérer dans la bouche de l'autre, il fallait bien y mettre quelque peu la langue. C'est comme ça, à douze ans, qu'est venu mon premier baiser avec une copine à ma sœur.

C'est aussi dans cette chambre que j'avais, ado, installé des spots de couleur rouge, bleu et jaune à chaque coin de la pièce. Ca m'était venu quand j'ai écouté une musique funky de l'époque, pour faire comme si on était dans une boîte. Sauf qu'il n'y avait que moi à danser. J'étais quelqu'un de très solitaire d'ailleurs. J'avais également punaisé une bonne partie d'un mur de posters plutôt trash que j'avais plaisir sadiquement à viser avec un petit couteau de poche quand j'étais énervé. En général, je m'énervais seul, aussi. Comme ce jour où mon père m'avait fait une réflexion vexante pour moi et du coup je m'en étais pris à mon bureau. Je l'avais bien abîmé, celui-là.

En d'autres occasions j'arrivais à être gentil quand même, ce que je suis au fond de moi d'ailleurs. C'était durant les quelques